

**DE L'AUTORITÉ
D'ARISTOTE
AU MOYEN-AGE**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649560615

De l'Autorité d'Aristote au Moyen-Age by Charles Waddington

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

CHARLES WADDINGTON

**DE L'AUTORITÉ
D'ARISTOTE
AU MOYEN-ÂGE**

DE

16.65

L'AUTORITÉ D'ARISTOTE

AU MOYEN-AGE

PAR

CHARLES WADDINGTON

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

PARIS

ALPHONSE PICARD,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES
ET DES ARCHIVES NATIONALES,

ÉDITEUR DES COMPTES-RENDUS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES,
82, rue Bonaparte, 82.

—
1877

DE L'AUTORITÉ D'ARISTOTE

AU MOYEN-AGE.

On a souvent comparé le monde des lettres à une république, et, quoique cette figure ait vieilli et ne soit plus guère de mise, le rapprochement qu'elle suggère n'a rien perdu de sa justesse. Il me paraît vrai surtout du petit monde des philosophes. Au moins me semble-t-il qu'un observateur attentif et impartial y distinguera toujours sans peine deux classes d'esprits où se recrutent naturellement les deux partis qui s'y font la guerre, comme dans toute république : le parti de la révolution et celui de la tradition. Si, en effet, la république philosophique a sa démocratie remuante, aventureuse et qui, au nom du progrès, se laisse aisément entraîner au mépris et à l'oubli du passé, elle a aussi son aristocratie composée des grands hommes qui, à différentes époques, ont tenu d'une main puissante le flambeau de la science et qui, par le prestige de leur génie, ont réussi à gouverner plus ou moins longtemps les intelligences. Or, dans la libre société des philosophes, comme dans toute société, la sagesse commande de garder une juste mesure entre les extrêmes ; on n'y devrait donc adopter, comme habitude d'esprit et comme règle de conduite, ni le parti pris des négations radicales, ni un attachement aveugle et opiniâtre à des affirmations arriérées ; il vaudrait mieux sans doute y réaliser un accord constitutionnel pour ainsi dire entre le culte des

souvent et la recherche passionnée du progrès. Ce n'est du moins qu'à cette condition que la philosophie ou, plus exactement, l'esprit philosophique pourrait être à la fois, suivant la belle pensée de M. Cousin « un retour vers le passé et un effort vers l'avenir. »

Cet heureux équilibre entre les tendances contraires est aussi rare dans l'histoire des systèmes que dans celle des nations. Livrée tour à tour à la routine et à l'anarchie, la philosophie semble le plus souvent ne connaître la mesure ni dans la revendication de ses libertés nécessaires, ni dans le respect dû au génie et à des méthodes consacrées par le temps. Mais des deux excès où elle se laisse aller d'ordinaire, le plus fréquent, on doit l'avouer, n'est pas l'excès de la discipline. La philosophie par nature s'accommode assez mal de l'autorité. Un homme, un système exerce-t-il quelque temps une influence prépondérante dans ce domaine de la libre pensée, on crie aussitôt à la tyrannie et c'est à qui secouera le joug.

Aristote fait exception à la règle commune : son autorité a été acceptée pendant de longs siècles ; et, malgré la violente réaction qui succéda au moyen-âge, voici la plainte que Malebranche faisait encore entendre dans le dernier quart du xvii^e siècle (1) : « Si l'on découvre quelque vérité, il faut encore à présent qu'Aristote l'ait connue ; ou, si Aristote y est contraire, la découverte sera fausse. » Environ vingt ans plus tard, Bayle affirme qu'Aristote est « appelé ordinairement le prince des philosophes, et le philosophe par excellence. » Sa secte,

(1) *Recherche de la vérité*, l. IV, ch. III, § 3.

dit-il, « a englouti toutes les autres; et, quoiqu'elle ait été violemment secouée en ce siècle xvii^e, » — « il n'y a point d'apparence qu'elle perde de longtemps sa domination (1). » La spirituelle boutade de Malebranche et les craintes de Bayle ne sont pas exemptes d'exagération; mais le fait qu'ils signalent est incontestable: il est hors de doute que la scolastique a survécu au moyen-âge, à la renaissance, au cartésianisme lui-même, et que l'influence du péripatétisme, si visible dans Leibniz, Wolf et Kant, est aujourd'hui encore très-puissante sur certains esprits et dans certaines écoles.

On le voit donc, une histoire complète de l'aristotélisme serait presque une histoire de la philosophie elle-même depuis Théophraste jusqu'à nos jours. Aussi est-elle « encore à faire, » suivant l'aveu modeste du philosophe qui en a le mieux démontré tout l'intérêt dans son très-savant mémoire: *De la Logique d'Aristote*. Il ne saurait être question ici, d'aborder une tâche devant laquelle semble avoir reculé un des hommes les plus capables cependant de la mener à bonne fin, l'auteur de *l'Essai inachevé sur la Métaphysique d'Aristote*. Le présent travail a seulement pour but d'éclaircir un point de cette histoire, en définissant, avec un peu plus de précision peut-être qu'on ne le fait d'ordinaire, la nature et l'étendue du crédit que le moyen-âge accordait à celui qui fut son premier et son dernier maître en philosophie. Quand on parle d'Aristote, il n'est pas indifférent pour un philosophe de savoir si l'on a en vue l'auteur de *l'Organon*, ou celui de la *Physique*, de la

(1) *Dict. hist. et critique*, art. *Aristote*.

Métaphysique, de l'*Ethique à Nicomaque* ou des *Parva naturalia*. De même, s'il est question de ce long enfanement des sociétés modernes qui s'opéra du ix^e au xv^e siècle, l'historien a droit de demander qu'on n'assimile pas de tout point l'époque de Charlemagne à celle de Saint-Louis ou de Philippe-le-Bel. Il est donc indispensable dans le sujet qui nous occupe, de distinguer un peu, soit entre les différentes périodes de la scolastique, soit entre les différentes parties de l'œuvre du Stagyrite. On a accusé le moyen âge en bloc d'une admiration excessive, d'un fol enthousiasme, que dis-je, d'une sorte d'idolâtrie pour Aristote. Le moyen-âge, dans son ensemble, est-il responsable de tout ce qu'on lui a attribué en ce genre ? A-t-il enfin poussé l'engouement pour ce philosophe jusqu'à vouloir le canoniser ? Voilà au juste ce qu'il s'agit d'examiner dans ce mémoire.

I

Remarquons d'abord que ce ne sont pas les écoles chrétiennes de l'Europe latine qui ont les premières demandé des leçons au chef du Lycée. Avant de régner en maître dans l'Université de Paris, Aristote avait exercé chez les Grecs d'abord et chez les Syriens leurs disciples, puis chez les Arabes et dans les écoles juives une autorité très-considérable, et qui fut plus d'une fois favorisée par les circonstances, mais que justifiaient aussi des qualités et des mérites exceptionnels.

Aristote a cultivé et perfectionné toutes les sciences connues de son temps, et il les a toutes marquées de son empreinte : partout il a porté la lumière, l'ordre, la précision, l'exactitude ; partout où a pénétré sa pensée,

on reconnaît l'observateur profond, le puissant raisonneur, le génie à la fois inventif et méthodique. Si l'on peut douter qu'il ait fait une étude spéciale des mathématiques, il a certainement déployé, à un degré éminent, les qualités d'esprit du géomètre et de l'algébriste dans cette logique que Leibniz, qui s'y connaissait, appelait une mathématique universelle. La logique, la métaphysique, l'esthétique littéraire, l'histoire naturelle datent de lui. Il n'a pas seulement défini et constitué chacune des parties de la science ; il en a de plus montré le lien et l'unité ; il en a fait un tout, un corps, une véritable encyclopédie. Nul philosophe, avant lui, n'avait ainsi embrassé l'ensemble des choses, et le temps d'arrêt que subit après lui le mouvement scientifique des Grecs ayant mis en plus grande évidence la supériorité de son vaste savoir, il devint peu à peu le maître, le philosophe par excellence.

Il ne le fut pas seulement pour le fond, mais aussi pour la forme, qui n'est pas la moindre part de son originalité. Aux allures capricieuses du dialogue socratique et platonicien, il avait substitué la discussion suivie, régulière, proportionnée, de toutes les parties d'un sujet. Sa méthode ordinaire d'exposition, qui fut le premier modèle du genre, consistait à débiter, en toute recherche, par les notions les plus générales et les plus indéterminées, pour descendre de là, par une division savante, aux idées subordonnées et spéciales dont l'analyse conduit à une connaissance de plus en plus définie et précise. Cette marche systématique captiva les esprits les plus curieux de l'antiquité et du moyen-âge, et elle est demeurée un des traits particuliers de la

philosophie péripatéticienne. Lorsque Molière, dans les *Femmes savantes*, caractérise d'un mot les principaux systèmes de philosophie depuis Démocrite jusqu'à Descartes, il dit avec raison :

Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme.

Ajoutez à cela une gravité soutenue, un ton magistral, un style aussi ferme que clair, une force de conviction qui donne confiance, qui imprime le respect, qui en fait même un devoir, en déclarant qu'on n'arrive à la science que par la foi : « Δεῖ πιστεῖν τὸν μωθάνοντα, pour apprendre il faut croire. »

Comment s'étonner qu'un tel maître ait eu de bonne heure des disciples dociles et même des commentateurs, lorsque, le déclin de l'esprit spéculatif ayant rendu ses écrits difficiles à comprendre, on dut chercher dans leur interprétation assidue les lumières qu'on ne savait plus découvrir autrement? Les mêmes causes qui établirent l'autorité d'Aristote chez les Grecs et chez les Romains à partir d'Andronicus de Rhodes, puis chez les Arméniens et les Syriens sous l'influence des philosophes érudits d'Alexandrie, devaient agir avec plus de puissance chez des nations privées de traditions ou de ressources scientifiques, soit par un effet de leur propre génie, comme on peut le dire des Arabes, soit par le malheur des temps, comme chez les peuples de l'Europe latine, après que les invasions des barbares et une longue suite de guerres et de révolutions intérieures eurent pour ainsi dire aboli la science grecque.

La philosophie ne périt pas tout entière dans ce naufrage des connaissances humaines. Les nombreux té-